

Beihefte der Francia

Bd. 43

1998

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

HÉLÈNE ODILE LAMBERT

L'IMAGE DE LA FEMME DANS LE »LIVRE DU CHEVALIER
DE LA TOUR LANDRY POUR L'ENSEIGNEMENT DE SES
FILLES« (1372) ET DANS SES TRANSPPOSITIONS EN LANGUE
ALLEMANDE (1493, 1538)

Le »Livre du Chevalier de La Tour Landry pour l'enseignement de ses filles«, recueil d'exemples à but didactique, a été rédigé en 1372 par un seigneur poitevin. Il a rencontré un vif succès au Moyen Age puisqu'il a été traduit dès le XV^e siècle, tout d'abord en anglais, puis en allemand par Marquard vom Stein. Cette traduction est parue à Bâle en 1493. De nouvelles modifications sont intervenues dans l'adaptation réalisée à Strasbourg par Cammerlander en 1538. La question de l'image de la femme telle qu'elle apparaît dans l'original français et dans les deux principales versions allemandes du texte est cruciale puisque l'ouvrage a été écrit à l'intention de demoiselles. De plus, le contenu s'attache à citer le plus grand nombre possible d'exemples où une femme joue un rôle décisif. Les filles de l'auteur devront apprendre à s'inspirer des modèles offerts à leur méditation et à éviter les défauts que certains épisodes mettent en exergue. On peut se demander si les transpositions en langue allemande du »Livre« auront une incidence sur la place réservée à la femme au sein de l'ouvrage et si le changement dans le temps et l'espace implique une évolution quelconque de son rôle.

L'auteur poursuit un but pédagogique qui l'a amené à rédiger en premier lieu un ouvrage aujourd'hui disparu à l'intention de ses fils. C'est seulement dans un second temps qu'il rédige celui destiné à ses filles, peut-être parce que cette tâche revêt une importance secondaire. Montaignon, éditeur du manuscrit en 1854, a pu retrouver des traces des demoiselles destinataires du »Livre«. Leur nombre est cependant incertain. Montaignon se base sur les illustrations des manuscrits qu'il a consultés pour supposer qu'elles étaient trois. On peut objecter que, sur un grand nombre d'autres manuscrits ainsi que sur les bois gravés de l'édition allemande, on ne voit que deux personnages. Quoi qu'il en soit, leur existence est bien attestée.

Au fil du texte, la place accordée aux demoiselles n'est pas négligeable. Dans les manuscrits français, les filles du chevalier sont évoquées en début et en fin d'ouvrage, en tant que destinataires explicites. De plus, au cours du texte, l'auteur les interpelle fréquemment afin d'attirer leur attention sur la morale de l'exemple qui suit ou qui précède à l'aide de formules telles que *mes belles filles* ou *mes chères filles*. Le chevalier de La Tour affirme d'emblée son projet pédagogique qui a pour but la perfection morale de ses filles. Elles devront s'imprégner des exemples pour mieux distinguer le bien du mal. Le livre offre aux demoiselles une multitude d'exemples qui se veulent véridiques. Le travail du chevalier consiste à trier, classer et expliquer les exemples tandis que les demoiselles ont pour seul devoir de les retenir, la notion de jugement ou de réflexion personnelle est bien entendu écartée. Le »Livre« ne comporte que peu de conseils d'ordre pratique, ce qui le distingue du »Ménagier de Paris« rédigé vingt ans plus tard.

Les femmes qui apparaissent dans les exemples sont celles que l'on trouve dans les contes à rire ou les récits édifiants de l'époque. On citera les exemples où figurent en bonne place des personnages historiques élevés au rang de modèles telles Blanche de Castille, des princesses,¹ des bourgeoises² et des contemporaines de l'auteur. A cette liste de personnages s'ajoutent les très nombreuses figures féminines issues de la Bible et qui jouent un rôle semblable: toutes doivent inciter les lectrices à *servir et amer Dieu*.³ On trouvera enfin au cœur des énumérations les noms de saintes, telles sainte Catherine, sainte Marguerite, sainte Christine, sainte Luce,⁴ etc.

L'image stéréotypée de la femme qui ressort de ces exemples est nuancée par l'évocation réaliste du déroulement de la journée d'une demoiselle. L'auteur esquisse son emploi du temps en soulignant la conformité des actes avec la morale chrétienne. Ces épisodes sont particulièrement riches en allusions à la vie quotidienne. La question vestimentaire qui est régulièrement évoquée au fil du livre est déjà mentionnée dans les premiers chapitres. L'auteur se fait l'écho des propos moralistes traditionnels à l'encontre de la *guise qui cuert*.⁵ L'auteur met en garde ses filles contre la vie en société et les sorties qui les exposent à de multiples dangers; les obligations religieuses sont les principales occasions où les demoiselles doivent affronter le monde extérieur, qu'elles se rendent à l'église ou en pèlerinage. La notion d'honneur est au cœur de sa réflexion. Les filles doivent garder *l'amour et la grace de leurs voisins et du monde*.⁶

Dans ce qu'on pourrait qualifier de seconde partie, le chevalier expose un grand nombre d'exemples comportant un personnage féminin qui a pour fonction d'être un contre-modèle. Dans ces exemples a contrario, la demoiselle apprend à se méfier du péché de gourmandise, de colère ou de désobéissance, etc. La demoiselle doit tendre à mener une vie vertueuse.

L'objectif de tous les conseils rassemblés dans le «Livre» est de préparer des demoiselles au mariage. Les enseignements que l'auteur donne visent à les rendre dignes d'un mari *riche et puissant*.⁷ Il semble que le sentiment amoureux existe avant le mariage mais l'auteur ne précise pas s'il est condition à la conclusion d'une union. Le thème de l'amour est explicitement abordé par le texte. Il constitue même le sujet d'une dispute, appelée ici «dialogue», entre le chevalier et sa femme.⁸ Alors que le chevalier défend le sentiment amoureux, la mère des demoiselles le condamne. Les trois chapitres offrent une succession de prises de parole de la part des parents qui exposent tour à tour leurs arguments. Il faut souligner qu'une ligne de conduite n'est pas imposée par le «Livre». Différentes possibilités sont envisagées quant à l'attitude que les demoiselles doivent adopter face à des prétendants.

1 An Edition of *Le Livre du chevalier de La Tour Landry pour l'enseignement de ses filles* par Sister Helen M. ECKRICH, thèse, Fordham University, New York 1970, p. 23.

2 Ibid. p. 15 et 31.

3 *Le Livre du chevalier de La Tour Landry pour l'enseignement de ses filles* publié d'après les manuscrits de Paris et de Londres par Anatole MONTAIGLON, Paris 1854 et Millwood, Kraus Reprint, New York 1982, p. 4.

4 Ibid. p. 103, lignes 13-14.

5 Ed. ECKRICH (voir n. 1) p. 36, ligne 25.

6 Ed. MONTAIGLON (voir n. 3) p. 4.

7 Ed. ECKRICH (voir n. 1) p. 11 ligne 1.

8 Ibid. chapitres 117, 118 et 119.

Le thème du mariage sous-tend véritablement le »Livre«, mais le chevalier insiste beaucoup plus sur les conditions nécessaires à la conclusion d'une union honorable que sur la cérémonie ou la vie qui suivra. De même, il ne sera quasiment pas question de l'éducation des enfants. La maternité et la vie de femme mariée sont absentes des préoccupations du chevalier parce que son rôle s'arrête au moment précis où le mari devient à son tour responsable de sa femme. La situation de veuvage est à peine évoquée. Aucun autre statut n'est envisagé pour la demoiselle noble que celui d'épouse, aucune allusion n'est faite à l'état de religieuse.

L'image à la fois réaliste et conventionnelle de la femme qui se dégage du texte est enrichie par une courte évocation des connaissances à inculquer aux demoiselles. Non sans fierté, l'auteur affirme qu'il se démarque en cela de ses contemporains. Il se pose en père moderne qui ne néglige pas un bagage intellectuel dans la mesure où celui-ci permet de se rapprocher de Dieu. Les demoiselles doivent pouvoir lire l'écriture, mais savoir écrire est superflu. Et lorsque le chevalier insiste sur le fait que les enfants doivent fréquenter l'école, il ne précise pas s'il pense à ses filles ou à ses fils.⁹

La femme est destinataire du »Livre« et personnage central des exemples. C'est elle qui sert de fil conducteur dans les récits rapportés. Le traducteur et l'adaptateur respecteront ces choix.

Le traducteur allemand Marquard vom Stein respecte la lettre et l'esprit du texte de base. Sa transposition se caractérise par une grande fidélité vis-à-vis de la source. Le message est scrupuleusement transcrit. L'image de la femme qu'il offre ne subit en conséquence aucune modification bien que cent vingt ans se soient écoulés depuis la rédaction du texte français. D'un point de vue linguistique, l'image de la femme qui se dégage est semblable à celle du texte français. Le choix du vocabulaire est précis ainsi que pertinent, et la tendance à simplifier les binômes comme *dames et demoiselles* en un simple *frowen* reflète simplement un mouvement général dans le sens de la condensation. Il est intéressant de constater qu'il ne rendra pas le vocabulaire vestimentaire très précis que le chevalier employait. Il se contentera de conserver les critiques émises à l'encontre du luxe et les exhortations à la simplicité. Il résume ainsi la pensée de l'auteur en traduisant uniquement son idée centrale.

La traduction de Marquard vom Stein rendra soigneusement le prologue et les nombreuses apostrophes car lui aussi affirme devoir élever des filles. Le traducteur utilise les propos du chevalier et justifie son travail par un souci pédagogique similaire. Cependant, le public auquel il s'adresse dépasse cette fois la maisonnée puisque l'éditeur allemand publie cette fois un incunable. Le cercle des destinataires de la traduction allemande s'élargit.

L'approche du texte qu'offre la transposition allemande de 1538 est différente. Cammerlander publie dans un esprit protestant cet ouvrage étranger déjà ancien dont il n'a eu connaissance que par l'intermédiaire de la traduction de Bâle de 1493, il ne relit pas l'original. Il souhaite adapter le contenu du »Livre« à la nouvelle confession. Les destinataires sont comme auparavant des dames ou demoiselles, les apostrophes à l'intention des filles du chevalier se font moins nombreuses. Cependant, la femme est plus que jamais présente au fil des exemples. Cammerlander systématisera même ce

9 Ibid. p. 140 ligne 16-20.

projet de l'auteur en procédant à des regroupements thématiques qui placent la femme au cœur de sa réflexion et donnent plus de poids au message qu'il transmet.

On note quelques suppressions: tout se passe comme si Cammerlander estompait ce qui, dans l'ouvrage, pouvait avoir un aspect pratique. C'est ainsi qu'on peut tenter d'expliquer l'absence de l'unique passage concernant l'éducation intellectuelle des filles pourtant d'ordinaire défendue par la Réforme. De même, Cammerlander modifie considérablement les passages concernant la mode, il raye un certain nombre de chapitres qui abordent le sujet considéré comme trop léger. Il conserve cependant la mise en garde contre le luxe qui rejoint sa conception rigoureuse de la morale.¹⁰ Le caractère futile de certains passages du manuscrit disparaît pour faire du ›Livre‹ un traité de morale plus abstrait.

L'adaptateur supprime ou rajoute un certain nombre d'exemples, mais ce n'est jamais pour modifier l'image de la femme. C'est plutôt qu'il remet alors en cause l'histoire qui était rapportée, il efface le caractère surnaturel de certains exemples. Pour ce qui est des ajouts, Cammerlander choisit des scènes bibliques débarrassées de tout aspect superstitieux et renchérit sur les vertus défendues par ses prédécesseurs en proposant en fin d'ouvrage de nombreuses histoires antiques où la femme, qu'elle s'appelle Lucrèce ou Pénélope, joue le rôle que lui avait assigné le chevalier cent cinquante ans auparavant. Il n'hésite pas non plus à ajouter des contes à rire dont l'esprit ne diffère en rien de celui qui régnait dans la source. L'adaptateur modifiera un certain nombre de caractéristiques du texte français mais l'image de la femme n'évolue pas.

Il est pour le moins frappant de constater que la validité des exemples choisis par un noble français du XIV^e siècle n'est jamais remise en cause ni par un traducteur allemand du XV^e siècle ni par un adaptateur protestant du XVI^e siècle. La femme, destinataire du ›Livre‹ et objet des exemples rassemblés, ne semble pas acquérir de nouvelle place dans la société. Au cours du XVI^e siècle, les éditions du ›Livre‹ qui se succéderont n'entraîneront pas de modification en profondeur ni de l'image de la femme en particulier ni du contenu en général.

10 Marquard vom Stein, *Der Ritter vom Turn* Marquard vom Stein: »Der Ritter vom Turn«, kritisch hg. von Ruth HARVEY, Berlin 1984 (Texte des späten Mittelalters und der frühen Neuzeit 32) p. 138.